

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Tempêtes de bénitier du Pacifique à l'Atlantique

Réjean Beaudoin

Volume 21, Number 1 (121), January–February 1979

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60711ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaudoin, R. (1979). Tempêtes de bénitier du Pacifique à l'Atlantique. *Liberté*, 21(1), 131–134.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1979

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

les images de cette demi-heure hebdomadaire sont des rumeurs de parousie ou d'apocalypse ? J'aime à croire que c'est une question qui gît au fond de l'abîme d'inquiétude que cache le regard rasséréné de Jacques Languirand. Cela s'appelle *Vivre sa vie*.

Tempêtes de bénitier du Pacifique à l'Atlantique

Les mardis de la télévision étant ce qu'ils sont, c'est juste une heure à peine avant que Jacques Languirand nous parle de « l'alternative » que Pierre Nadeau s'inquiétait à *Télémag* d'une secte gaspésienne dont un court reportage tentait d'esquisser le portrait. On avait vu apparaître à l'écran une assez curieuse bande d'hurluberlus dont le chef barbu, plus inchoatif que charismatique, articulait assez laborieusement des inepties mêlées d'un jargon vaguement johannique et plutôt improvisé, devant une demi-douzaine de jeunes gens ma foi peut-être charmants, mais au regard moins fanatique que débile. Avant la commotion des événements de Guyana, ces images n'auraient pu qu'égayer les rieurs (qui a jamais eu peur des Apôtres de l'amour infini ou de la Tour de David ?). Mais il a suffi de rapprocher ces pénitents des séquences du *Téléjournal* et des manchettes aux trois chiffres de morts (« plusieurs centaines de... », dit gravement monsieur Nadeau, le visage assombri), il a suffi en somme de faire se profiler dans l'ombre maléfique de Jim Jones l'indigente marginalité d'une bande de « drop out » trop acculturés pour ne pas être nôtres, pour que, du coup, un pauvre garçon pas mal magané de n'avoir pas lu Paul Chamberland (il aurait pu sortir tout aussi bien du téléfeuilleton de Victor Lévy-Beaulieu) nous apparaisse comme un dangereux candidat à la violence mystique.

Il est vrai que toute dissidence inquiète et c'en est une, certes, que de lire le proche avenir d'après l'Apocalypse. Mais cette forme de refus concerne la sociologie avant de questionner une croyance : je connais bien une bande de semblables marginaux qui vivent en forêt la foi d'un nouvel évangile, plus récemment promu au rang des croyances montantes : l'écologie. Intellectuellement, j'avoue volontiers mon incli-

nation au préjugé favorable à l'endroit de ce nouveau culte. Mais chaque refus, chaque choix mérite un examen sérieux lorsqu'il commande une alternative véritable. Le travail de la « dissidence religieuse » représente à mon sens dans la vie sociale contemporaine la même question que le suicide pose à la vie individuelle. Elle inquiète et c'est heureux. Elle suscite cependant le masque de la mauvaise conscience. Monsieur Nadeau est, à l'image de son téléspectateur-cible, un homme respectable et cet homme respectable — disons même ces deux hommes respectables : monsieur Nadeau et son téléspectateur — ces deux hommes, tout à coup, ensemble, ont eu peur. Les mardis, c'est terrible, si l'on songe qu'à peine une heure après, c'est monsieur Languirand qui rapplique. Il dit : c'est l'alternative et il a l'air d'y croire en diable. Il en parle avec une autre conviction que le p'tit gars de la montagne en Gaspésie et je frémis de penser qu'il s'adresse aussi à des hommes d'une autre trempe que nos hurluberlus de tout à l'heure. Quand on aura compris que les gourous du jour ne parlent plus la langue des mystiques, mais que la science est devenue la vraie religion des masses, on ne craindra peut-être plus qu'une poignée de ti-culs armés de trois carabines nous fasse basculer collectivement dans la guerre sainte.

Le lendemain soir, à l'actualité quotidienne de l'émission télévisée *Ce soir*, un ex-membre de la secte gaspésienne est venu raconter les violents rites d'exorcisme et le charisme quelque peu autoritaire du chef de la petite communauté. Rien ne permet de confirmer, ni d'infirmer ces révélations qui ont du moins l'avantage de nous persuader que la contrainte n'est pas l'apanage exclusif de nos normes sociales et que ceux qui prétendent y échapper ne sont pas exempts de la bonne part de force (au sens le plus brutal du mot) qui entra depuis toujours en ligne de compte dans l'administration des choses comme dans le gouvernement des hommes. Mais que l'on se rassure, ce machiavélisme ne risqua pas d'effleurer la pensée du téléspectateur, la catégorie « secte religieuse » bénéficiant à elle seule, grâce aux hommes de Jim Jones, de tout ce qui reste encore de sanguinaire et de féroce dans notre bienheureux monde civilisé.

Le tableau contemporain de l'activisme religieux est devenu un sujet d'inquiétude à juste titre dans l'opinion publique, mais le rôle spectaculaire des actualités retransmises depuis le massacre de Guyana biaise sensiblement la perspective dans laquelle ces poussées « millénaristes » pourraient retrouver un minimum d'intelligibilité. J'ai indiqué plus haut, à propos de notre secte gaspésienne, que le phénomène s'inscrit dans une problématique plus apparentée à la sociologie qu'à l'histoire des croyances. Il conviendrait de parler, pour mieux dire, de sociologie des religions. Quand une société est en crise (monsieur Languirand nous l'a-t-il dit ?), que ses mécanismes de promotion et d'intégration sociale sont engorgés, que le chômage et l'inflation se font systématiquement la sanction impersonnelle d'un destin qui condamne à l'exclusion marginale une fraction importante de la jeunesse, lorsque de plus la pollution physique et psychologique asphyxie ce qu'il nous reste de réflexes sains pour remettre en question les rouages d'une telle organisation sociétaire (qui ont atteint la dimension d'une civilisation), comment encore s'étonner que, dans de telles circonstances, certains soient amenés à repenser radicalement l'ordre du monde sur la base de nouveaux principes et de valeurs différentes ? La religion a toujours été un foyer d'incubation privilégié pour de telles entreprises de reconstitution idéale et idyllique d'un monde meilleur. L'étude du moyen âge chrétien nous apprend que tout un courant ininterrompu de révoltes paysannes de diverse importance a pu puiser dans un communisme d'inspiration chrétienne (et bien sûr remis à sa place d'hérésie : la marginalité change de nom avec les époques) la base populaire de véritables flambées révolutionnaires. Les sociétés suscitent d'elles-mêmes (en vertu des règles qui durcissent leur structuration socio-économique) les formes d'opposition qu'elles méritent. En Iran, c'est un nationalisme religieux qui menace le régime multinational de la puissance pétrolière. En Californie, le Temple du peuple a pu cristalliser sous sa forme mystique la contestation marxiste de ceux qui firent au Vietnam leur apprentissage du credo politique de l'Amérique blanche et démocratique. Dans notre plus modeste arrière-pays, des illuminés de divers calibres se con-

tentent de recruter les parias du travail, de la polyvalente et du discobar. Je crois qu'il est pour le moins exagéré de leur prêter le dessein et les moyens de la guerre civile. Ce qui ne veut pas dire que leur cas ne fournit pas l'occasion d'une interrogation pressante, mais ce questionnement est le même en somme que celui qui tarde à s'élever des soporifiques statistiques de l'emploi. Bref, aux concepteurs de *Télémag*, il faudrait suggérer que la secte gaspésienne aurait trouvé meilleur traitement parmi la clientèle de la Maison Saint-Jacques (dont l'équipe nous offrait un excellent reportage la semaine précédente) que ce rapprochement déplacé avec l'affaire de Jonestown. Ou encore, s'il est permis d'évoquer un modèle du sort que mérite à mon avis ce mouvement d'illuminés, il devrait s'inspirer davantage de la caricature qu'infligea le cinéaste Marcel Carrière aux zouaves pontificaux à l'occasion de leur centenaire en 1967, dans un court métrage qui faisait justice de cette fanfare par l'arme du ridicule qui, s'il ne tue pas, abrège au moins agréablement les derniers moments des moribonds.

Tout le tapage et l'inquiétude attachés au pullulement des groupes parareligieux ont sans doute un objet qui importe à notre équilibre social, sinon à notre bonne conscience. Cela fait incontestablement partie des indicateurs statistiques (nombreux) qui doivent contribuer à alerter la pensée. Le phénomène risque toutefois d'être gravement défiguré dans le langage des média par ce que Jacques Godbout a justement appelé « le murmure marchand », en ce qui concerne la télévision. Avant même que l'on soit en mesure de disposer d'informations confirmées et d'analyses complètes sur le Temple du peuple, déjà la presse québécoise, tant écrite qu'électronique, a commencé à instruire le procès de certains des nôtres plutôt folkloriques que furieux. Mais les adeptes de Jones méritent plus quant à eux qu'une épitaphe ironique. Tant l'idéologie avouée du mouvement, son imbrication dans les plus hautes sphères de la vie politique américaine que l'issue tragique des événements, appellent une interprétation qui, si elle se dessine en flou derrière le scénario qui nous est parvenu, ne peut pourtant pas s'envisager sans la perspective d'une étude approfondie.